Aleksandra ARHIPOVA, Anna KIRZJUK, *Opasnye sovetskie vešči. Gorodskie legendy i strahi v SSSR* [Les Choses soviétiques dangereuses : légendes urbaines et peurs en URSS]

Victoria Chantseva

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/12877>

DOI : 10.4000/monderusse.12877

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 732-739

ISBN : 978-2-7132-2895-7

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Victoria Chantseva, « Aleksandra ARHIPOVA, Anna KIRZJUK, *Opasnye sovetskie vešči. Gorodskie legendy i strahi v SSSR* [Les Choses soviétiques dangereuses : légendes urbaines et peurs en URSS] », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 62/4 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 17 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/12877> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.12877>

Ce document a été généré automatiquement le 17 septembre 2022.

Tous droits réservés

Aleksandra ARHIPOVA, Anna KIRZJUK, *Opasnye sovetskie veščī. Gorodskie legendy i strahi v SSSR* [Les Choses soviétiques dangereuses : légendes urbaines et peurs en URSS]

Victoria Chantseva

RÉFÉRENCE

Aleksandra ARHIPOVA, Anna KIRZJUK, *Opasnye sovetskie veščī. Gorodskie legendy i strahi v SSSR* [Les Choses soviétiques dangereuses : légendes urbaines et peurs en URSS], Moscou : Novoe literaturnoe obozrenie (Serija Kultura Povsednevnosti), 2020, 536 p.

- 1 Pour un ouvrage académique sérieux et richement référencé, le matériel de ce livre est manifestement déroutant, qui évoque : la destruction, sous prétexte de contenir des symboles ou des slogans antisoviétiques cachés, des objets usuels tels que les couvertures imagées des cahiers scolaires ou des boutons de vêtement en forme de ballon de foot ; les allégations sur les médecins criminels qui injecteraient le cancer à leurs patients ; les histoires selon lesquelles, la nuit, les tapis importés de Chine feraient apparaître le sinistre portrait de Mao Zedong ; les rumeurs qui voudraient que, durant sa visite en URSS, l'acteur français, Gérard Philippe, ait acheté au GUM¹ une pile de sous-vêtements féminins dans le but d'en faire une exposition dérisoire, raillant les goûts et la constitution physique des femmes soviétiques ; les racontars sur des avions américains jetant secrètement des bombes sophistiquées, remplies de mouches, de moustiques ou de doryphores pestiférés ; l'interdiction faite aux Juifs de recevoir des colis avec du pain azyme venant de l'étranger ; la certitude que les objets fabriqués en Occident, tels que les jeans, les chemises colorées ou les chewing-gums, provoquent des

maladies, rendent stériles, sont imbibés de poison ou infestés de poux, contiennent de la drogue, du fil de fer ou des lames de rasoir ; les oui-dire que telle mère aurait trouvé dans du saucisson industriel le doigt de son enfant perdu ; la conviction qu'au fond de la barrique de *kvas*² se trouve un cadavre ; les légendes urbaines sur les immeubles construits en forme de svastika ; le bruit courant chez les enfants selon lequel le fait de voir une Volga³ noire se terminerait par la disparition de l'enfant qui l'a vue ; la croyance qui voudrait qu'une personne photographiée sur une « pellicule rouge » apparaisse complètement nue sur la photo, etc. Chacun de ces sujets saugrenus peut s'avérer déconcertant pour un lecteur qui cherche à se faire une idée du quotidien soviétique. C'est pourquoi leur concentration dans un ouvrage de quelque cinq cents pages fait courir le risque de produire une image grotesque et irréaliste d'un pays empêtré dans des angoisses irrationnelles, des superstitions, la xénophobie, la paranoïa et le complotisme.

- 2 Conscientes d'un tel danger, les anthropologues et folkloristes Aleksandra Arhipova et Anna Kirzjuk s'appliquent à démontrer, dans un style clair et pédagogique, les mécanismes psychologiques, sociaux et politiques qui déclenchent, généralisent et sous-tendent ce genre de narrations. En outre, la démonstration se consacre aux déterminants historiques des modifications et de la fluctuation de la popularité des rumeurs, à leur influence (ou non) sur le quotidien, et à leur parenté avec des fabulations analogues circulant de par le monde. L'ouvrage se découpe en six chapitres. Le premier (« Qu'est-ce qu'une légende urbaine et pourquoi l'étudie-t-on ? ») expose les diverses perspectives théoriques sur les rumeurs et les paniques morales, présentes dans le champ académique international, alors que les cinq suivants, plus analytiques, étudient des légendes urbaines soviétiques réunies par thèmes : les objets gâtés par les signes de l'ennemi imaginaire (« Les signes dangereux et les choses soviétiques »), les « légendes de propagande » (« Comment la légende est-elle devenue une arme idéologique »), le danger d'origine interne et externe (« Les choses dangereuses : les siennes et les étrangères »), le rapport aux étrangers (« L'intrus dans le pays soviétique ») et, enfin, les rumeurs qui circulent parmi les enfants (« Les peurs d'adultes et les légendes enfantines »). Le matériel d'analyse provient du dépouillement d'archives, de lettres, de journaux intimes, d'entretiens, de questionnaires, de publications sur les réseaux sociaux. Par le recueil et l'inventaire de ces anecdotes sur des risques imaginaires, les autrices s'attachent moins à énumérer des allégations qu'à fournir une explication rationnelle à leur circulation, et une analyse qui vise à spécifier ce qui distingue les structures universelles de traits spécifiquement soviétiques. À une exception près (« la pellicule rouge »), les « choses soviétiques dangereuses » soumises ici à l'examen, n'appartiennent pas à un imaginaire fantastique. Au contraire, ce sont des objets bien réels : médicaments, immeubles, saucisson, jean, Volga noire, etc. Toutefois, ceux-ci suscitent la défiance, la peur et, sous certaines conditions, des paniques morales.
- 3 Au sujet des forces motrices de la propagation des rumeurs, les chercheuses remarquent qu'il est plus intéressant de se demander ce qui pousse les gens à les relayer que de chercher à reconstruire leur véritable origine (ce qui est, d'ailleurs, souvent impossible). D'après Arhipova et Kirzjuk, la raison de cette circulation se situe au niveau du besoin tout à la fois collectif et individuel de se protéger, de gérer l'incertitude et l'absence parfois totale de contrôle sur sa vie. D'où des attitudes de défiance envers certains objets, ainsi que des tabous divers : des théories enfantines sur

le danger de porter du rouge (risque d'être attaqué par un « maniaque sexuel ») jusqu'aux interdictions formelles de recevoir des cadeaux (potentiellement empoisonnés) des touristes étrangers. D'autres rumeurs ont pour fonction de débarrasser les individus du poids de la responsabilité de leurs propres malheurs ou de ceux des autres. C'est le cas, par exemple, des légendes urbaines qui déclinent le sujet classique « d'accusation de sang »⁴, en fournissant ainsi une « compensation folklorique » à la culpabilité vaguement ressentie envers des Juifs : au lieu d'être vue comme victime des pogroms et de la Shoah, la communauté juive a été imaginée foncièrement hostile envers les non-Juifs, ce qui permettait, comme le remarquent Arhipova et Kirzjuk, de légitimer des violences antisémites réelles.

- 4 Pour les Soviétiques, le lien social privilégié, le seul sur lequel ils peuvent compter et auquel ils peuvent faire confiance, est constitué par les proches. Or, il peut s'agir ici de proches au sens large : voisins de palier, collègues de travail, compagnons de route, personnes avec qui on fait la queue devant le magasin, etc. C'est ce cercle-là des « mêmes gens que nous », qui est censé être protégé par les sujets d'avertissement contre les « choses dangereuses ». La valorisation des liens horizontaux trouve son expression, d'abord, dans le fait que le contenu des narrations exprime, d'une manière indirecte, la critique des institutions et des autorités publiques, jouant le rôle de gage de confiance entre les communicants (on le voit le plus clairement dans le cas des *anekdoty*⁵). Elle la trouve ensuite dans la structure même des rumeurs mettant en garde contre la consommation de tel produit douteux ou contre les recommandations de tel professionnel louche : très souvent ces histoires font référence aux réseaux personnels (l'amie d'une voisine du beau-frère de la mère d'un cousin a dit...), comme si l'information qui circule de bouche-à-oreille était nécessairement véridique. En revanche, tout ce qui est associé aux institutions de l'État ou aux *etničeskie čužie*⁶ est susceptible d'attiser une angoisse diffuse, laquelle, à son tour, peut inciter à répandre alentour des alertes folkloriques. C'est pourquoi les médecins, notamment celles et ceux d'origine juive, sont la cible privilégiée de médisances leur attribuant des forfaits monstrueux, tels que l'empoisonnement des puits ou l'« injection de la tuberculose » aux enfants⁷. En revanche, la façon dont la rumeur est formulée fait rarement référence à l'expérience personnelle du narrateur, ce qui s'explique, selon Arhipova et Kirzjuk, par le besoin de ce dernier de se protéger de la critique ou des sanctions éventuelles.
- 5 Les autrices soulignent que si l'impact des croyances sur le comportement effectif des représentants des différentes strates sociales est difficilement prédictible (même si certaines corrélations peuvent s'observer...), la diffusion massive des paniques morales repose aussi bien sur les sentiments individuels que sur la cooptation des pouvoirs publics légitimant les préoccupations populaires. C'était souvent le cas en Union soviétique. Sur cet aspect, l'investigation des origines de la rumeur peut aboutir à des découvertes majeures. Un chapitre entier du livre est consacré à la « légende de propagande » (*agitlegenda*), fabriquée dans les cabinets des fonctionnaires d'État et qui a engendré des fabulations tout aussi extravagantes (l'histoire sur les bombes aux mouches pestiférées en est un exemple). Ces légendes servent à instrumentaliser les angoisses de la population en nourrissant l'animosité envers les étrangers, les opposants politiques et autres concurrents du régime. Elles servent aussi bien à expliquer les échecs du gouvernement et des bavures administratives qu'à justifier une doctrine isolationniste et, éventuellement, à fournir des arguments pour embrigader le

peuple dans des campagnes militaires dont, en fin du compte, la première et principale victime est ce même peuple.

- 6 L'une des paniques morales typiquement soviétiques est celle des craintes suscitées par des signes de la présence d'un « ennemi dissimulé ». Cette peur – parfois éprouvée réellement, parfois feinte pour des raisons stratégiques –, a d'abord été alimentée par les médias et des directives officielles incitant la population à la « vigilance » contre un nouveau type d'ennemi. Contrairement aux anciens adversaires, facilement reconnaissables à leurs signes d'appartenance à une classe sociale (aristocratie, bourgeoisie, clergé), ce nouveau type d'ennemi était censé être indistinguable par des citoyens ordinaires. Or, la disposition à rechercher des indices de la présence d'un ennemi intérieur a été également couvée « en bas », favorisée par l'instabilité de l'environnement immédiat de la population et le sentiment de perte de contrôle sur sa propre vie. De là sont nées des tendances à traquer les traces du *semiotičeskoe vreditel'stvo*⁸, à savoir la contamination des objets du quotidien par des signes surnois. Les légendes urbaines sur le portrait de Mao, dissimulé dans des tapis asiatiques afin d'assassiner leurs naïfs propriétaires, ou sur les immeubles construits en forme de svastika par des prisonniers allemands, remontent à ces habitudes-là. Dans certains cas, soulignent Arhipova et Kirzjuk, la recherche frénétique de traces de l'ennemi peut prendre des proportions démesurées. Dans les années 1930, les citoyens ordinaires ont commencé à discerner des slogans antisoviétiques, des svastikas ou des portraits de Trotskij quasiment partout : sur la pince du *pionerskij galstuk*⁹, dans les images de feu imprimées sur les boîtes d'allumettes, dans les ornements du papier et des tissus peints, et même à l'intérieur des barattes industrielles.
- 7 Afin de comprendre la nature d'un autre type d'inquiétude provoquée par des objets de consommation courante, des parallèles sont établis entre les *consumer rumours*¹⁰ recensés dans le folklore contemporain occidental et les phobies soviétiques des produits importés de l'étranger, fabriqués par des inconnus ou industriellement. Les rumeurs occidentales sur les bonbons de Halloween fourrés à la drogue ou les queues de rats dans les plats de KFC présentent des similitudes avec les propos soviétiques sur le cadavre dans les barriques de *kvas* ou les *pirožki*¹¹ à la viande humaine. D'après les chercheuses, l'effet de choc émotionnel provoqué par ce genre de narration repose sur la peur de la pollution telle que la théorise Mary Douglas¹². Or, si en Occident les agents suspects sont de grosses entreprises, en Union soviétique, c'est l'État qui n'inspire pas confiance. Selon Arhipova et Kirzjuk, la persistance et le haut niveau de diffusion de ce type de rumeurs reflètent une « culture de méfiance » spécifiquement soviétique, celle qui appelle à la circonspection envers les produits confectionnés par des inconnus et des étrangers, mais aussi envers ceux fabriqués par des établissements publics nationaux, perçus comme obscurs et inquiétants. Ces peurs et ces doutes ont pour fonction de fournir une « articulation folklorique » à l'inconfort émotionnel collectif et à la défiance générale envers l'État, une défiance qui s'ancre, *in fine*, dans des réalités autres qu'un saucisson fade ou un *kvas* amer. La même attitude s'observe par rapport aux lieux et aux objets publics tels que le métro, les toilettes ou les machines à eau gazeuse, vus comme antihygiéniques et inspirant un sentiment d'insécurité. D'après les autrices, ce sont ces sentiments-là qui sont cryptés dans les légendes urbaines sur les malfaiteurs contaminant les objets publics par des germes de maladies mortelles.
- 8 Le chapitre consacré à l'étude du rapport des Soviétiques aux étrangers met en évidence deux catégories d'Autres. La première est composée par les *etničeskie čužie*, à

savoir les étrangers perçus comme physiquement différents, tels que les Asiatiques ou les Africains, et envers lesquels la méfiance s'exprimait par du dégoût et des appréhensions d'ordre hygiénique. De plus, ces catégories d'étrangers ont parfois été tenues pour responsables du manque de biens de consommation en URSS : la pénurie chronique de produits alimentaires de base s'expliquait, dans les conversations au quotidien, par les programmes d'aide internationale que l'État soviétique avait effectivement mis en place afin d'étendre son influence géopolitique. Ici, la pointe de la critique reprochant au gouvernement de mal gérer les ressources, au niveau de la forme, vise moins les autorités publiques que les étrangers nécessaires « à cause desquels » le pays manquait de pain. Cette culpabilisation des groupes ethniques pour les problèmes économiques du pays s'opérait également contre les Juifs, les « boucs émissaires » traditionnels. Par ailleurs, à l'époque après la seconde guerre mondiale, on attribuait aux Juifs non seulement une malveillance dissimulée, mais aussi la « double loyauté », celle à l'État soviétique et celle à « l'État juif ». D'où l'interdiction officielle de recevoir des colis de pain azyne provenant de l'étranger : importer ce produit était considéré comme une forme de propagande de « l'État juif ».

- 9 Le rapport aux occidentaux était tout autre. Si, vis-à-vis des *etničeskie čužie*, les Soviétiques éprouvaient un sentiment de supériorité, les étrangers venant des pays capitalistes inspiraient, eux, des sentiments d'infériorité et de jalousie d'autant plus cuisants que les injonctions à se montrer fiers des « victoires socialistes » et à traiter les capitalistes « avec condescendance » étaient fortes. Assumer publiquement la supériorité matérielle et culturelle de l'Occident constituait un impair déplorable. Comme le montrent Arhipova et Kirzjuk, le fait d'accepter un cadeau d'un touriste occidental était désapprouvé par des formules de type « *my ne niščie* »¹³. Dans l'optique d'*Essai sur le don* de Marcel Mauss, auquel les chercheuses font appel pour comprendre ce phénomène, ce genre de formules indique la présence, chez les Soviétiques, d'une appréhension de ne pas pouvoir offrir un contre-don égal à la valeur du don proposé et d'être « écrasé » par la dette. Absents des chaînes de vente officielle, les objets tels que les jeans ou le chewing-gum possédaient, en effet, une forte valeur symbolique. Celle-ci était due non seulement à leur rareté, mais surtout à leur association à un « Occident imaginaire »¹⁴, alors que les objets fabriqués en URSS étaient considérés comme quelconques et sans intérêt. Cette hiérarchie symbolique des objets empêchait les Soviétiques d'imaginer un échange égalitaire, symétrique avec les occidentaux. D'où les rumeurs sur les jeans infestés de poux ou sur le chewing-gum empoisonné, fournissant une « compensation folklorique » qui permettait aux individus de se protéger du désir répréhensible de posséder des objets occidentaux. De façon similaire, celles attribuant à Gérard Philippe ou à Yves Montand leur méchante intention relative aux sous-vêtements féminins trouvent leurs origines dans le même sentiment d'orgueil blessé et ont pour fonction de rabaisser symboliquement l'adversaire.
- 10 Le dernier chapitre du livre est consacré aux rumeurs sur les « choses dangereuses » qui circulaient dans les communautés d'enfants. Dans chacune de ces narrations, Arhipova et Kirzjuk trouvent les traces des angoisses éprouvées par les adultes et provoquées par la violence de l'État et de ses institutions punitives. La mise en mots de ces angoisses était absente du discours public officiel, puisque celui-ci n'admettait aucune dénonciation venant « d'en bas ». En revanche, elles se transmettaient bel et bien aux enfants, notamment par des menaces émises à des fins d'obéissance. C'est ainsi que les enfants apprenaient que la vue d'une voiture noire pouvait les faire soudainement « disparaître ». Dans un certain sens, ceci fut le cas avec les citoyens

ordinaires à l'époque de la « Grande Terreur » des années 1930 : la présence d'une « Marusia noire »¹⁵ dans la cour d'un immeuble ne présageait rien de bon pour certains de ses habitants. Selon Arhipova et Kirzjuk, ce sont les vestiges de cette expérience-là que les enfants relayaient, dans les années 1970-1980, sous la forme de l'histoire sur la macabre Volga noire. La rumeur sur la « pellicule rouge » qui « déshabille » les personnes photographiées traduit, elle aussi, l'expérience de l'autoritarisme de l'État et, plus particulièrement, la violation de l'espace privé par les dispositifs de surveillance et de contrôle. Or, contrairement à l'histoire de la Volga noire qui ne fait qu'articuler la peur, le sujet sur la pellicule magique offre au narrateur la possibilité de faire peur aux autres à travers la menace de clichés qui « révéleraient » leur nudité.

- 11 Un des points forts de l'ouvrage – et, sans doute, celui qui a fortement contribué à sa popularité en Russie¹⁶ –, est son langage accessible et bienveillant, qui ne prend de haut ni le lecteur ni le sujet. Le ton décontracté du livre et le sérieux avec lequel les histoires les plus invraisemblables sont abordées, réduisent la distance hiérarchique qui s'établit si fréquemment dans l'anthropologie, entre la chercheuse ou le chercheur et son objet. Cette particularité ne s'explique pas uniquement par le fait que l'ouvrage est adressé au grand public. Elle réside surtout dans le parti pris de parler de l'intérieur du monde analysé – « avant tout, nous parlons de nous-mêmes, anciennes consommatrices des légendes urbaines d'une grande ville soviétique » (p. 70) –, ainsi que dans le présupposé que le lecteur fait, lui aussi, partie de ce monde (« le lecteur a certainement entendu... »). Une démarche qui semble tout à fait légitime et même salutaire.
- 12 En revanche, le parti pris théorique du livre est discutable : les chercheuses décident explicitement de ne pas choisir entre différents paradigmes interprétatifs et d'aborder les légendes urbaines à partir de toutes les traditions anthropologiques à la fois. Ainsi, la faiblesse principale de l'ouvrage, somme toute fort remarquable et instructif, ne réside même pas dans le réductionnisme biologique de certains de ses postulats (références aux « mécanismes cognitifs », à la notion de « l'avantage sélectif », de « virus mental », etc.), mais dans son éclectisme théorique. Certes, la légende urbaine est un phénomène extrêmement complexe et pluridimensionnel, sa compréhension complète nécessite, semble-t-il, plusieurs angles d'approches. Cependant, au lieu de compartimenter clairement les différents outils interprétatifs, le raisonnement des autrices procède d'un va-et-vient constant entre différentes perspectives, passant en l'espace de quelques paragraphes du sens commun, à l'introspection psychologique et à des théories anthropologiques assez abstraites. L'ambition centrale de l'ouvrage de rendre compréhensible le phénomène de la légende urbaine est ainsi mise à mal par un manque d'articulation explicite et synthétique entre les différentes logiques explicatives. Les sujets mentionnés dans le livre s'encastrent simultanément dans plusieurs chaînes de raisonnement concurrentes. Ainsi, la rumeur sur les jeans toxiques s'explique-t-elle par la théorie du don/contre-don de Mauss, par le mécanisme psychologique qui fait diminuer l'attractivité de l'objet inaccessible en lui attribuant les qualités négatives ou par la notion de pollution chez Douglas ? Considérer que les trois approches ne s'excluent pas mutuellement nécessiterait une distinction systématique entre les différentes opérations symboliques : l'établissement d'un interdit d'échange, la rationalisation de l'interdit et l'efficacité culturelle de cette rationalisation. Cependant, selon toute apparence, Arhipova et Kirzjuk s'efforcent moins de construire une théorie interprétative intérioriquement cohérente que de persuader le lecteur que la légende urbaine et ses explications méritent vraiment son attention. C'est pourquoi, le livre commence par l'évocation et l'invalidation du reproche fait aux autrices par l'un

de leurs collègues, qui qualifiait leur objet d'étude de *gluposti*¹⁷. Il est donc clair qu'Arhipova et Kirzjuk sont amenées à se battre pour légitimer leur terrain, mais, malheureusement, la précipitation avec laquelle elles empilent des arguments disparates produit l'effet inverse de celui escompté : la confusion ainsi créée, en brouillant l'intelligibilité des rumeurs et des paniques morales, dessert leur démarche. Le bien-fondé de celle-ci n'est certainement pas à remettre en cause, mais au lieu de le circonscrire dans un cadre précis, les chercheuses le brodent sous la forme d'une fresque gigantesque, qui couvrirait toutes les parois de l'espace, sol et plafond inclus. Essayer d'en saisir le sens nous entraîne aux limites du vertige mais, sans conteste, demeure une expérience passionnante.

NOTES

1. L'acronyme de *Glavnyj Universal'nyj Magazin* (magasin universel principal). Situé sur la place Rouge de Moscou, ce centre commercial le plus renommé du pays est associé à l'offre des produits de consommation les plus chics.
2. Boisson fermentée à base de pain.
3. À l'époque soviétique, une marque d'automobile réservée à l'élite.
4. Allégation selon laquelle les Juifs assassinent les enfants non juifs à des fins cérémonielles.
5. Blagues, souvent sur les thèmes socialement ou politiquement sensibles.
6. « Étrangers ethniques », c'est-à-dire les individus perçus comme ethniquement ou racialement différents.
7. On peut trouver l'application du même schéma dans les rumeurs récentes qui critiquent la campagne de vaccination contre la Covid-19 : « les médecins injectent le coronavirus sous la forme de vaccin ». Dans ses interventions médiatiques, Aleksandra Arhipova mobilise souvent les cadres conceptuels élaborés dans *Les Choses soviétiques dangereuses* pour fournir les explications anthropologiques de la méfiance de la population russe envers la campagne de vaccination. Voir, par exemple : <https://www.bbc.com/russian/features-57681007>
8. Le sabotage sémiotique.
9. La cravate de pionnier, un petit foulard rouge porté autour du cou, marquant l'appartenance à l'organisation des « pionniers », un large mouvement de jeunesse, chapeauté par le Parti communiste. Sur les « pionniers » voir, par exemple : C. Kelly, *Children's World. Growing up in Russia 1890-1991*, New Haven – London : Yale University Press, 2007.
10. Rumeurs au sujet des produits de consommation, en anglais dans l'ouvrage.
11. Petits pains.
12. Selon Douglas, la pollution, au sens culturel, vient de l'association d'objets appartenant à des catégories normalement éloignées. Voir : M. Douglas, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, P. : La Découverte, 2001.
13. « Nous ne sommes pas des gueux ».
14. Dans la mesure où l'idéologie soviétique combinait l'isolationnisme avec l'universalisme, l'idée de l'Occident jouait un rôle important dans la conception du monde chez les Soviétiques. La notion d'« Occident imaginaire » désigne cet espace virtuel auquel il a été possible, voire souhaitable de s'associer à travers la culture, la langue et la possession d'artefacts, mais qui restait, en même temps, physiquement inaccessible pour les citoyens ordinaires. Les autrices

empruntent cette notion à A. Yurchak, *Everything Was Forever, Until It Was No More: The Last Soviet Generation*. Princeton : Princeton University Press, 2006.

15. Appellation populaire de la voiture des services de la police secrète.

16. Le livre est classé dans la liste des « bestsellers » de la maison d'édition et a été publié en versions papier et audio.

17. Sottises.

AUTEURS

VICTORIA CHANTSEVA

EXPERICE, université Sorbonne Paris Nord